

NOUVEAU FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 JANVIER 1890

Le Masque de Velours

PAR CHAMPOL

I

(Suite)

M. d'Avron eut un sursaut, et, avec une violence témoignant, quoi qu'il en dit, de l'impression produite par les paroles d'Osmine, il s'écria :

—Non, décidément, tu deviens fou ! Qu'est-ce qui te prend de venir ce soir, sans rime ni raison, me conter des absurdités pareilles, passer en revue toutes les catastrophes qui peuvent ou ne peuvent pas arriver ? Tu ne prétends pas, je pense, être mieux renseigné que le président du conseil ? Or, je puis te l'affirmer, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir. Nous sommes en pleine prospérité. Les débuts de l'exploitation sont aussi heureux que possible. Bientôt nous toucherons des dividendes. Nos actions se vendent déjà au double du prix d'émission ; dans quelques jours, elles seront cotées à la Bourse...

Il avait toutes fraîches dans la mémoire les phrases mêmes du rapporteur, lors de la dernière séance, et, à les répéter, il sentait son assurance lui revenir.

Sans changer de visage, du même ton tranchant, Osmine reprit :

—Si tes actions valent quelque chose, vends-les, et vends-les vite, car, à mon sens, l'affaire va croquer. J'ai des informations très sûres et je n'ai pas voulu attendre, même à demain, pour te les donner ; en certains cas, la moindre perte de temps peut être irréparable. Vous spéculiez sur une base fautive : vos gisements de phosphates sont épuisés ou à peu près ; les frais dépassent le rapport ; votre exploitation ne fonctionne déjà plus qu'à peine, et une compagnie anglaise va achever de la tuer.

—Qui t'a dit cela ?

—Quelqu'un qui s'y connaît, qui revient de là-bas.

—Mais j'y suis allé, là-bas, moi aussi, protesta M. d'Avron, j'ai vu les usines, qui sont superbes, j'ai vu...

—Tu as vu ce qu'on t'a montré, et tu n'en sais pas plus sur le véritable état des choses là-bas que sur les tripotages accomplis ici même, à côté de toi.

—Des tripotages ! Vas-tu dire que mes collègues et moi, nous ne sommes pas tous d'honnêtes gens ?

—Presque tous. Mais, dans les affaires, il y a deux sortes d'hommes à redouter : les coquins qui vous trompent et les naïfs qui se laissent tromper avec vous.

—Bon ! je suis un naïf, à présent !

—Laisse-moi te dire la vérité brutale, ce qu'aucun autre n'aura le dévouement de faire. Tu fréquentes un monde qui n'est pas le tien, dont tu ignores, dont tu ne peux comprendre les pièges et les dangers ; tu as entrepris une tâche au-dessus de tes forces en toute circonstance, et bien plus encore dans les circonstances graves qui peuvent se produire. Tu ne sauveras pas l'affaire et tu y perdras ce qui te reste.

—Que veux-tu que j'y perde ? Je n'y ai rien mis. On m'a donné des actions libérées.

—Tu y as mis ton nom, répliqua sèchement Osmine. Est-ce à moi de te rappeler ce que vaut ce bien-là ?

Il faisait sur sa vie un retour plein d'amertume, et le bon cœur de M. d'Avron s'émoussa.

—Oui, je sais... Il est tout naturel que tu sois frappé, mon pauvre ami, dit-il. L'exagération même de tes craintes est une preuve de ton attachement pour moi ; mais la véritable imprudence, ce serait de tourner le dos à mes meilleures, à mes seules chances de fortune, car enfin je n'ai pas le choix ! Si je ne me remonte pas d'une façon ou d'une autre, que puis-je faire, dis-le-moi ?

Osmine, qui avait repris son chapeau et qui s'appropriait à sortir, s'arrêta et répondit :

—Prendre le seul parti raisonnable dans ta situation et avec ton caractère : liquider, payer toutes tes dettes en vendant la propriété d'Algérie, la villa de Nice, cet hôtel...

À ce dernier mot, M. d'Avron bondit :

—Comment ! tu m'as déjà fait louer le second étage, ce qui est insupportable ! J'ai au-dessus de ma chambre un enfant qui crie toute la nuit, et au-dessus de mon cabinet une machine à coudre qui marche tout le jour. À présent, tu veux me faire vendre... me mettre hors de chez moi !... C'est de la démenée ! Qu'est-ce qui me restera ? Où est-ce que j'irai ?

—Chez toi aussi, en Bretagne, vivre tranquillement, économiquement du revenu de ta terre que nous pourrons, j'espère, garder quitte et nette.

La figure de M. d'Avron s'allongea pitoyablement, et, sans beaucoup de conviction, il déclara :

—Je pourrais faire cela si j'étais seul, mais je ne peux briser l'avenir de ma femme et de mes enfants...

—Ne serait-ce pas, au contraire, le préserver ? Et, puisque tu n'es pas seul en cause, pourquoi ne pas consulter Mme d'Avron et ta fille, au lieu de leur cacher la vérité, comme tu le fais ? Ce n'est jamais un service à rendre aux gens que de les tromper, et on peut tout dire aux siens quand on a le bonheur d'être compris, d'être aimé par eux !...

Une ombre passait sur le visage d'Osmine, et sa voix dure prenait, en prononçant ces derniers mots, une inflexion singulièrement mélancolique.

M. d'Avron se récriait :

—Moi ! que j'aie à alarmer ma pauvre femme, la tuer peut-être, en lui révélant ces embarras dont elle n'a pas le plus léger soupçon ! attrister mes enfants, mettre la maison sens dessus dessous ! et cela justement quand les choses s'arrangent, quand j'ai l'absolue certitude de réussir, car, quoi que tu en dises, l'affaire est excellente, et je ne commettrai pas l'insigne folie d'y renoncer !...

M. d'Avron, comme la plupart des hommes faibles et légers, avait des crises d'obstination durant lesquelles il n'entendait rien, n'admettait rien en dehors de son idée du moment. Osmine comprit l'inutilité d'une discussion plus longue, et, sans ajouter un mot, suivi de M. d'Avron, également silencieux, un peu maussade, il s'en alla d'un pas rapide à travers les salons, maintenant tout à fait obscurs et déserts.

—C'est singulier, pensait M. d'Avron, revenant seul au bout d'une minute, comme l'esprit d'un homme reste toujours influencé par les événements de sa jeunesse. Ce pauvre Osmine ne rêve que de catastrophes.

Il poussa un soupir de soulagement, comme si, avec Osmine, toutes les pensées désagréables, toutes les préventions sinistres eussent disparu, se fussent perdues bien loin dans la nuit noire.

Lui aussi jugeait les choses d'après sa propre expérience d'homme heureux, et sa figure reprenait son habituelle sérénité. Encore une fois, il regarda autour de lui. Est-ce que vraiment le malheur pouvait entrer là, dans son intérieur paisible, dans sa vie toujours prospère, s'attaquer aux siens, si heureux, si bons, si aimés ?

Cette perspective lui parut monstrueuse. Il s'en détourna avec horreur. Pour faire diversion, tout en allant se coucher, il se replongea avec un nouveau plaisir dans ses calculs, dans ses projets accoutumés pour le temps prochain où il serait riche, très riche, où, au lieu de vendre son hôtel, il achèterait celui d'à côté, afin d'avoir ses couloirs franches, et marierait à son gré Simone, dotée d'un million.

Simone, présentement, ne songeait guère au mariage, au million encore moins. Quelques minutes avant le départ d'Osmine, elle avait regagné sa chambre, une jolie chambre de jeune fille, blanche et rose, et, assise sur une petite chaise basse, près de la cheminée, le menton dans sa main, elle repassait en elle-même la conversation qu'elle venait d'entendre, pas tout à fait par hasard.

Depuis longtemps déjà, des craintes l'assiégeaient, d'abord mal définies, puis auxquelles certains indices, recueillis soigneusement, avaient, peu à peu, donné une forme et de la consistance. Les paroles d'Osmine tranchaient ses derniers doutes. Elle le savait positif, véridique, incapable de s'avancer autrement qu'à coup sûr, et elle se demandait si, ce soir-là, il n'avait pas parlé pour elle autant que pour M. d'Avron, choisissant ce moyen détourné de l'avertir d'un péril pressant.

Vainement, les allégations rassurantes de son père lui revenaient en mémoire. Tant de fois déjà M. d'Avron avait annoncé un succès, prédit une réussite, qui jamais n'étaient venus ! Et puis, elle avait cette notion du danger, ce pressentiment du malheur, qui ne trompent guère les femmes aimantes.

À une imagination très vive qu'elle tenait de son père, Simone joignait un esprit droit, ferme, un peu viril, en même temps qu'une finesse très féminine. Elle était capable de découvrir promptement la vérité, de la regarder bravement en face, d'avoir un avis, de prendre même une résolution. L'état maladif de sa mère, faisant retomber en grande partie sur elle la charge du ménage, la surveillance des enfants, lui avait donné, en outre de l'habitude de réfléchir, une sorte de petite expérience assez rare à son âge.

—Notre fille est plus raisonnable que nous ! disait parfois en plaisantant M. d'Avron à sa femme, émerveillée comme lui du sérieux, de l'esprit de suite que Simone apportait à toutes choses.

Et, malgré elle, Simone éprouvait parfois la vérité de cette parole. En certains cas, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer la légèreté de son père, la faiblesse de caractère de Mme d'Avron. Sans rien perdre du profond respect, de la tendresse très vive qu'elle portait à ses parents, elle ne ressentait pas auprès d'eux cette sécurité insouciance, ordinaire aux jeunes filles heureuses ; elle songeait moins à s'appuyer sur eux qu'à les soutenir, à recevoir d'eux du bonheur qu'à leur en donner, et dans son sentiment filial